

Bibliothèque numérique

medic@

**Dubois, E. Frédéric D'Amiens.
Richerand, [Eloges lus à l'Académie
de Médecine]**

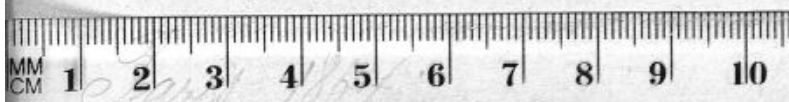
*Paris, Didier, 1864.
Cote : 90945*



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?90945x43x09>

RICHERAND

Richerand fait ses premières études au collège de Bellay, sa ville natale. — La révolution les interrompt. — Ses parents sont emprisonnés. — Choix d'une profession. — Richerand se décide pour la chirurgie; il quitte son pays et arrive à Paris à l'âge de dix-sept ans. — Premiers écrits de Richerand. — Ses analyses et ses critiques. — Reçu docteur à l'âge de vingt ans, Richerand publie ses *Nouveaux éléments de Physiologie*. — État des sciences physiologiques au commencement du siècle. — Caractère et mérite du livre de Richerand. — Son talent comme écrivain. — Richerand se livre à la pratique et à l'enseignement de la chirurgie. — Il est nommé chirurgien en second à l'hôpital Saint-Louis. — Il publie les leçons de Boyer sur les maladies des os. — Première édition de sa *Nosographie chirurgicale*. — État de la chirurgie en France. — Influence de Richerand sur l'enseignement de cette science. — Perfection de son livre. — Rivalité de la médecine et de la chirurgie. — Nomination de Richerand à la chaire de pathologie chirurgicale. — Enthousiasme de Richerand pour les grandeurs de l'Empire. — Création de l'Académie royale de médecine. — Richerand est nommé secrétaire de la section de chirurgie. — Intrigues pour amener une séparation entre la médecine et la chirurgie. — Ambition de Richerand. — Il aspire à la place de secrétaire perpétuel d'une académie royale de chirurgie. — Son livre sur les progrès récents de la chirurgie. — Son admiration pour les gouvernements libres. — Apostrophe à l'Angleterre. — Réaction contre le despotisme de l'Empire. — Révolution de Juillet 1830. — Changements qu'elle amène dans les idées



de Richerand. — Son aversion pour les institutions parlementaires. — Publication de son livre *Sur la population considérée dans ses rapports avec le gouvernement*. — Il prévoit une nouvelle révolution. — Retour à des sentiments religieux. — Résumé sur Richerand, considéré comme écrivain, comme professeur et comme praticien. — Fin de sa longue rivalité avec Dupuytren.

Le physiologiste populaire, le chirurgien distingué, l'écrivain élégant et classique, dont je vais raconter la vie et exposer les travaux, n'a pas eu en partage une de ces existences simples, faciles et constantes, un peu monotones peut-être, mais tranquilles et paisibles en leur cours, telles enfin qu'on pourrait les désirer pour la culture des sciences et pour le bonheur des savants. Ami passionné de son art, doué d'une imagination vive et brillante, d'un caractère ardent et impétueux, Richerand a suivi tous les entraînements et partagé toutes les passions de son époque, passions généreuses pour la plupart, qu'il a tantôt exagérées et tantôt devancées, qui ont agité sa vie comme elles ont agité la société, et dont il a fini par dénoncer lui-même les fatales conséquences.

Heureux dans son intérieur, chéri des siens et de ses amis, Richerand n'a compté d'ennemis que parmi ses rivaux; mais de même que pour ses amis il ne mettait aucune borne à son dévouement, de même il n'a su garder aucune mesure avec ses adversaires. Nature bonne et loyale, mais incapable de se maîtriser, et alliant ainsi aux emportements d'un génie tourmenté les effusions d'une âme aimante et généreuse¹.

¹ Richerand était, après tout, une bonne et excellente nature, la suite de cette notice le prouvera. Il a eu des ennemis, on peut même

Balthasar-Anthelme Richerand était né, en 1779, le 4 février, à Bellay, petite ville du Bugey, aujourd'hui département de l'Ain, dans cette contrée lointaine et pittoresque, qui déjà avait vu naître deux hommes éminents dans l'art de guérir : l'un qui n'a guère fait que paraître à l'horizon de la science, mais pour s'y couronner d'une impérissable célébrité; l'autre qui, lui aussi, aurait été un chirurgien distingué s'il n'avait préféré rester un grand médecin ; j'ai nommé Bichat et Récamier.

Richerand était encore presque au berceau quand il perdit son père. Le notariat était en quelque sorte un héritage dans sa famille. Quatre générations se l'étaient transmis, non-seulement avec une réputation incontestable d'intégrité et d'honneur, mais, ce qui

dire qu'il s'est volontiers créé des ennemis, et à l'occasion il ne les a pas ménagés ! Mais quel est l'homme de quelque valeur qui ne s'est heurté contre d'autres dans le cours de sa vie ? Quel est celui qui, se sentant quelque force, n'a résisté contre les empiètements de la médiocrité ? Emporté et violent comme un montagnard, Richerand s'est laissé quelquefois aller à des injustices ; je les signalerai, je ferai la part de ses exagérations ; mais je montrerai qu'au fond c'était un cœur généreux et un esprit admirablement doué : il avait la haine des hypocrites et des mauvais ouvrages, mais il se passionnait pour les hommes d'élite, il s'inclinait devant le vrai mérite ; ses défauts, comme cela arrive souvent, venaient de ses qualités ; on verra, en effet, tout à l'heure que si, comme critique, il a été un peu sévère, c'est qu'il avait un goût délicat et un véritable talent d'écrivain ; si, comme chirurgien, il a été timide et peu habile, c'est qu'il avait un grand fonds de sensibilité ; maintenant, en politique, s'il a un peu trop souvent passé la mesure, cédé à tous les entraînements, c'est qu'il se laissait séduire par ce qui lui paraissait grand et généreux ; puis les effets de l'âge se sont fait sentir, ces illusions sont tombées pour lui comme pour tant d'autres, et alors il a été quelque peu réactionnaire, criant plus fort que les autres, mais n'allant pas au delà des paroles.

était peut-être plus rare alors chez les notaires, avec une réputation non moins méritée d'esprit et d'amabilité. Aussi ses bons aïeux étaient-ils appelés dans toutes les familles nobles du pays, chez l'évêque, dans le clergé et dans le haut commerce, assuré qu'on était de trouver en eux d'aussi bons convives que de bons administrateurs.

Dès ses plus jeunes années, Richerand montra des dispositions extrêmement heureuses, une intelligence rare, un esprit précoce et une force de volonté que rien ne pouvait arrêter. A l'âge de sept ans, il suivait avec distinction les classes du collège de Bellay, dirigé par des Joséphistes, et la dispersion de ses maîtres, en 1791, vint seule interrompre le cours de ses premiers succès. C'était merveille de voir ce jeune enfant, aux blonds cheveux, peu travailleur du reste, remporter tous les premiers prix. Séduits par ses manières à la fois cordiales et impétueuses, ses camarades lui pardonnaient sa supériorité, et ses maîtres, charmés par les saillies de cette jeune intelligence, se plaisaient à le faire discourir sur toutes sortes de sujets.

Le jeune Richerand aurait pu peut-être accepter ce paisible héritage du notariat qui l'aurait à jamais confiné dans sa province ; mais la Révolution, en même temps qu'elle changeait si violemment les formes du gouvernement, était venue modifier toutes les positions sociales. Bien que placée à une des extrémités de la France, la petite ville de Bellay n'avait pu échapper aux violences de l'époque. Ses principaux citoyens avaient été incarcérés, et j'ai vu Richerand pâlir d'émotion en racontant comment sa mère avait dû faire à

pied le voyage de Paris, en 1793, pour aller demander au comité de salut public la mise en liberté de son second mari.

C'est à cette même époque que Richerand dut songer à choisir une profession. C'est un moment critique dans la vie des hommes. Richerand n'ignorait pas que sa destinée tout entière dépendait du choix qu'il allait faire.

J.-J. Rousseau, en d'autres temps, avait donné le conseil aux heureux de son siècle d'ajouter aux études de leurs fils l'apprentissage de quelque métier utile, afin, disait-il, que ceux-ci, au besoin, pussent devenir d'honnêtes artisans. Sans descendre aussi bas, mais par des motifs analogues, Richerand se décida pour une profession qui, bien que libérale, pouvait lui assurer au moins autant de ressources que celle de menuisier¹.

¹ Un philosophe qui viendrait aujourd'hui proposer à un père de famille vivant dans l'aisance de faire apprendre à son fils l'état de menuisier pour assurer son avenir et pour le placer, pendant tout le cours de sa vie, au-dessus des événements, serait parfaitement ridicule ; mais à l'époque où vivait Rousseau et dans la société telle qu'elle était alors, les hommes élevés dans le luxe et l'oisiveté étaient, à ce qu'il paraît, effrayés à l'idée de se trouver tout à coup sans ressources et abandonnés à eux-mêmes ; aujourd'hui, grâce à Dieu, nous n'en sommes plus là : chacun comprend qu'une bonne éducation première, à la fois scientifique et littéraire, vaut beaucoup mieux que le ciseau et le rabot pour créer des ressources à un jeune homme. Richerand allait en donner lui-même la preuve en se livrant à l'étude de la chirurgie. Certainement, on peut avoir besoin de menuisiers, mais on ne peut pas non plus se passer de chirurgiens, pas plus qu'on ne peut se passer de chimistes, d'ingénieurs, de juristes, etc. Cette idée, du reste, de faire passer un enfant d'un salon doré dans l'atelier d'un artisan devait avoir du succès au milieu de cette société en décadence ; or c'est là surtout ce que recherchait le paradoxal philosophe de Genève.

« Forcé, a-t-il dit quelque part, de choisir un état, « en 1794, temps affreux, où l'Égalité, chimérique et « sanglante déesse, promenait sur toutes les têtes son « redoutable niveau¹, je me livrai à l'étude de la chirurgie, comptant trouver, dans l'exercice d'un art « où les Français avaient la réputation d'exceller, des « ressources assurées contre les calamités d'un sinistre avenir. »

Richerand d'ailleurs n'avait guère à choisir qu'entre les armes et les sciences, et déjà son goût s'était prononcé pour les ouvrages sérieux. Il lisait avec avidité les leçons de l'École normale qu'on venait de publier², et, par une circonstance heureuse, il avait trouvé dans sa ville natale un praticien d'un rare mérite, le doc-

¹ *Temps affreux, où l'égalité, chimérique et sanglante déesse....* Richerand aimait cette phrase, il l'a textuellement reproduite dans plusieurs de ses ouvrages; je croirais volontiers qu'elle lui plaisait plutôt encore à cause de son harmonie qu'à raison de sa justesse, à peu près comme madame de Staël aimait à revenir sur *les orangers du royaume de Grenade et les citronniers des rois maures...*

L'époque, du reste, n'était rien moins que rassurante, et Richerand avait parfaitement fait de se décider pour la chirurgie : cette science était à l'ordre du jour; on demandait partout des chirurgiens; ce n'est pas cependant dans nos armées que le jeune Richerand se proposait d'aller exercer son art; il avait déjà ce goût des lettres et des sciences qui a besoin de paix et de solitude.

² Si j'avais à parler ici de Pinel et de son groupe scientifique, j'y placerais Richerand; ce groupe procédait des fameuses écoles normales de l'an III, or Richerand, tout chirurgien qu'il était, appartenait à la médecine de cette époque. Son goût s'était formé à la lecture des cahiers publiés par les professeurs des écoles normales; il y avait pris ces formes qui rappellent les derniers écrivains du dix-huitième siècle, Thomas, Raynal, Bernardin de Saint-Pierre, Garat et Lacépède, les idées républicaines y dominaient encore; n'est-ce pas l'époque où le sage Daubenton lui-même venait de détrôner le

teur Tessand, qui prodiguait les secours de son art aux familles persécutées, n'échappant lui-même à la persécution que par le besoin qu'on avait de ses services.

C'est sous la direction de ce digne praticien que Richerand fit ses premières études. En vain les administrateurs du district, qui avaient pris le jeune Richerand pour secrétaire, à cause de son remarquable talent de rédaction, cherchaient-ils à se l'attacher, il avait trouvé sa vocation, rien désormais ne pouvait l'en éloigner.

Mais le docteur Tessand sentait lui-même que son jeune élève ne pouvait trouver dans une petite ville de province des moyens suffisants d'instruction. La chirurgie surtout étant un art qui ne peut être fructueusement étudié que dans de grands centres de population, dans de vastes établissements hospitaliers et sous l'inspiration des grands maîtres, c'était donc à Paris qu'il fallait l'envoyer. Il avait à peine dix-sept ans ; sa mère ne pouvait se décider à le laisser partir. Il fallut s'y résoudre cependant, et le jeune Richerand fut abandonné à lui-même.

Il y a quelque chose de triste et en même temps de solennel dans cette première séparation d'un jeune homme d'avec sa famille. Qui de nous ne l'a éprouvé !

tion en plein Jardin des plantes, disant qu'il n'y a pas de roi dans la nature. Richerand, dans ses premiers ouvrages, montre des sentiments analogues : il y parle des gouvernements populaires, des guerres de la liberté, etc., etc. Mais j'aurai occasion de revenir sur ce groupe sorti des écoles normales qui si longtemps a gouverné nos écoles de médecine.

Les adieux du jeune Richerand à sa famille et à ses amis furent douloureux ; mais à ce sentiment d'abandon et d'isolement qui, pour un moment, avait rempli ses yeux de larmes, succédèrent bientôt des rêves de gloire et de fortune : il s'était embarqué, sur le Rhône, dans un bateau chargé de pommes ; modeste début assurément, mais qui n'altérerait en rien sa confiance dans l'avenir.

Arrivé à Paris en 1796, Richerand, après avoir consulté sa bourse, alla se loger rue des Mathurins-Saint-Jacques, dans une petite chambre, à raison de douze francs par mois : c'était au centre même du quartier latin ; de sorte qu'il pouvait librement satisfaire à cette soif de leçons et de cours qui tient presque tous les jeunes gens, et qui ne permet pas toujours d'y mettre beaucoup de discernement.

La Convention nationale venait d'instituer l'École de Santé de Paris. Les premières nominations y avaient fait entrer des représentants de l'ancienne Académie royale de chirurgie. La science y avait repris ses traditions, et retrouvé ses plus illustres interprètes. Richerand ne tarda pas à se distinguer parmi ses nombreux élèves, et à révéler son talent d'écrivain : la critique médicale appartenait presque exclusivement aux jeunes gens, à ceux qui n'avaient pas même quitté les bancs de l'école. Les premiers travaux de Richerand furent des *Analyses raisonnées* des leçons de ses maîtres, des *Examens critiques* de leurs principales publications. S'il n'y mit pas toujours une grande modération, ni une grande sagesse, il y mit du moins du talent ; car il dut à ces premiers essais une illustre

amitié, celle de Cabanis, et, par suite, des relations avec les plus grandes célébrités de l'époque.

L'enseignement particulier offrait alors des ressources à peu près assurées aux jeunes gens laborieux et instruits. Après deux années de séjour à Paris, Richerand était en mesure de se suffire à lui-même, et ce fut avec une indicible satisfaction qu'il écrivit à sa mère de garder pour elle le fruit de ses économies.

L'année suivante, le 15 thermidor an VII (2 août 1799), Richerand soutint sa thèse pour le doctorat : c'était une *Dissertation anatomico-chirurgicale sur les fractures du col du fémur*. Je ne dirai pas, en citant la formule de son diplôme, qu'il fit preuve d'un *savoir aussi solide qu'étendu*, tout récipiendaire donnant, à ce qu'il paraît, la même preuve à la Faculté. Je dirai seulement que Richerand préludait à des travaux plus étendus et plus importants sur les maladies des os. Peut-être même songeait-il déjà à publier les leçons de son maître Boyer sur ces sortes de lésions, et à suivre en cela l'exemple que venait de lui donner Bichat, qui, lui aussi, avait commencé par publier les leçons d'un autre grand maître en chirurgie, de Desault.

La réquisition de l'an VII faillit enlever Richerand à la science, pour le conduire sur les champs de bataille, sinon comme soldat, du moins comme chirurgien de troisième classe. Déjà même sa commission, signée de Bernadotte, et datée du 12 fructidor, lui avait été délivrée ; mais, grâce à quelques amis puissants, il put rester à Paris et y continuer ses études.

C'eût été une calamité pour la science; car déjà son âme, son génie, étaient à l'unisson de ses jeunes et illustres contemporains. Il y avait alors, dans la médecine et dans la chirurgie, une sorte de renaissance; chaque année était marquée par une production qui faisait époque, et qu'on aurait pu enregistrer comme autant de conquêtes dans les champs de la science. Pinel avait publié sa *Nosographie philosophique* en l'an VI (1797); Bichat avait donné ses premiers Mémoires en l'an VII; Dumas, ses *Principes de physiologie* en l'an VIII; et Richerand allait publier ses *Nouveaux éléments* en l'an IX (1801).

La tendance des esprits était la même dans ce mouvement général, c'était le culte de l'analyse et des sciences naturelles; tous les yeux étaient fixés vers l'Institut. Bichat dédiait son livre à Hallé, Dumas à Chaptal, et Richerand à Fourcroy. Leur philosophie était la même; tous étaient de l'école de Condillac; tous voulaient en suivre la logique et en appliquer les procédés. J'ai déjà dit que Richerand était honoré de l'amitié de Cabanis; son protecteur l'avait introduit, malgré sa jeunesse, dans cette réunion d'esprits distingués, qu'on désignait sous le nom de *Société d'Auteuil*; il y puisait les principes qu'il devait répandre dans tous ses écrits, et particulièrement dans sa Physiologie.

Cette science, qui n'est autre que celle des lois de la vie, tendait enfin à se systématiser d'après des principes qui avaient pour eux l'assentiment général. Si, dans le cours du dix-septième siècle, la physiologie était restée livrée aux explications les plus erronées, des

hommes éminents l'avaient ramenée, pendant le dix-huitième, à de plus saines doctrines.

Esprit élevé et pénétrant, Stahl avait fait justice de toutes les hypothèses empruntées aux autres sciences ; il avait, il est vrai, constitué l'âme souveraine ordonnatrice de tous les phénomènes organiques ; mais de son côté, Hoffmann, cherchant l'essence de la vie dans les conditions matérielles des organes, avait ouvert la voie aux expériences de Boerhaave, de Hales, de Lammure et des deux Bernouilli : toutefois, c'était à Haller qu'était réservé l'honneur de jeter les véritables fondements de la physiologie moderne.

Faisant une judicieuse application des données que lui avaient fournies les autres sciences, profitant habilement de tous les travaux de ses devanciers, Haller avait pris pour point de départ *les propriétés* qui sont le partage exclusif des êtres vivants, et il en avait fait dériver toutes les lois qui gouvernent les organismes.

Barthez, Bordeu et Bichat avaient de leur côté, et à d'autres points de vue, agrandi les horizons de la science.

Tel était l'état de la physiologie, quand Richerand entreprit de la résumer en un traité méthodique, clair et concis¹.

¹ Richerand, obéissant aux tendances de l'époque, a dû, dans sa préface, citer avant tout Condillac. Comment, en effet, imbu des idées professées dans les écoles normales, aurait-il pu ne pas invoquer ce demi-dieu ? Comment n'aurait-il pas suivi ici l'exemple de Pinel ? Il le cite donc comme un oracle, et il le citera de nouveau quand il s'occupera de chirurgie. Ce que Pinel croyait avoir fait pour la science

Richerand n'avait que vingt et un ans lorsqu'il publia cette première édition de sa Physiologie; il s'excuse même à raison de son âge, disant qu'il ne s'agissait que de la rédaction d'un ouvrage élémentaire; mais en même temps, ce qui était moins modeste, il semblait le mettre à côté de la petite Physiologie de Haller, les *primæ lineæ*; prétention qui lui attira quelques critiques de la part des élèves de Bichat¹.

des maladies, Richerand prétendait l'avoir fait pour la science de la vie. Il a suivi, dit-il, le principe de la liaison naturelle des idées, principe, ajoute-t-il, si bien développé par Condillac dans son traité sur l'*Art d'écrire*, etc.

Il ne s'agit encore, bien entendu, que de la forme de l'ouvrage, de la manière de disposer les idées; quant au fond, il citera les grands physiologistes du siècle. Mais j'allais oublier que si Richerand, pour l'arrangement des idées, avait cru devoir prendre Condillac pour guide, lorsqu'il s'agit de l'élocution ou du style, il a une bien autre ambition: celle de se modeler sur Tacite; la prétention était un peu forte: sans doute Tacite est, comme il le dit, d'une précision à la fois éloquente et énergique, mais je m'imagine que si Tacite avait eu à faire l'histoire des fonctions animales, il aurait employé un tout autre style que celui dont il s'est servi pour faire l'histoire des Césars; heureusement, quand Richerand est entré dans l'exposé des connaissances physiologiques, il ne s'est plus souvenu de la concision et de l'énergie de Tacite, pas plus que du style de madame de Staël qu'il venait aussi de citer; il a été tout simplement un écrivain clair, élégant et didactique.

¹ Les amis de Bichat étaient d'autant plus mal disposés pour Richerand, que celui-ci avait vivement, je pourrais même dire injustement, critiqué le *Traité des membranes*. La plupart de ses remarques sont justes au fond, mais elles sont accompagnées de réflexions qu'on pouvait regarder comme malveillantes. Certainement Bonn et Nesbith avaient dit avant Bichat que la capsule des articulations, arrivée à la circonférence du cartilage qui revêt les extrémités des os, se continue sur ce cartilage et le recouvre en entier; mais Bichat, après avoir reproduit cette idée, l'étaye de raisonnements et de faits nouveaux. Sans doute aussi Pinel avait distingué avant Bichat divers ordres de

« On peut, en effet, à tout âge, disait Buisson, composer
 « un pareil ouvrage, réunir, sous un même coup d'œil
 « les connaissances acquises dans le temps où l'on vit,
 « les présenter avec clarté et avec méthode; mais ce
 « n'est point par ce travail *facile* qu'on mérite de suivre
 « le grand Haller dans la route de l'immortalité! »

membranes, d'après leurs analogies de fonctions et de structure, et sa classification avait jeté une vive lumière sur l'histoire de leurs maladies; mais Bichat s'était empressé de reconnaître que ces premières distinctions avaient été faites par Pinel; il rappelle que ce médecin les avait divisées en muqueuses et en séreuses ou diaphanes, mais il y avait ajouté les fibreuses. Il avait même été plus loin: il avait admis des membranes composées, telles que les fibro-séreuses, les séro-muqueuses et les fibro-muqueuses. Il est vrai que Richerand n'admet pas cette dernière classe de membranes; mais sur quoi se fonde-t-il pour la rejeter? C'est qu'elle ne conviendrait pas, dit-il, à tous les temps de la vie! Qu'il est des membranes, telles que le péricarde, qui ne deviennent fibreuses qu'avec les années! Je n'ai pas besoin d'insister sur la futilité de ces objections.

Mais c'est surtout dans la forme que Richerand a été injuste envers Bichat. « Ce nouvel ouvrage paraît, dit-il (il s'agit toujours du *Traité des membranes*); je le reçois avec empressement, je le parcours avec avidité et j'en achève la lecture, mais sans avoir vu se réaliser de si brillantes promesses; mécontent de mon espoir déçu, je rejette le livre avec dépit parmi ces ouvrages qui, comme le disait un littérateur estimable, ne font que grossir le volume de la science sans en augmenter le trésor. »

Richerand a dû regretter plus tard ces imprudentes paroles; le *Traité des membranes*, qui n'était que le préambule de l'*Anatomie générale*, a été un des plus beaux titres de gloire de Bichat.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Richerand, en terminant ses réflexions, s'est condamné en quelque sorte lui-même; après avoir protesté qu'en les publiant il a rendu service à Bichat, et que son intérêt seul les lui a suggérées. « Je les termine, ajoute-t-il, persuadé que la critique, quoique fondée en raison, lorsqu'elle est poussée trop loin, peut devenir injuste. »

Et qu'aurait-il donc fait, qu'aurait-il dit s'il avait voulu pousser la sienne plus loin?

Richerand avait, en effet, emprunté à Bichat quelques-unes des grandes vues, et à Chaussier beaucoup de faits de détail; mais il n'en avait pas moins fait un excellent livre : il avait rendu *siennes* toutes ces idées en les faisant passer par le creuset de sa propre intelligence, et en les traduisant en un style clair, élégant, pittoresque et chaleureux.

C'était, il est vrai, la physiologie contemporaine qu'il avait ainsi méthodiquement et lumineusement résumée dans cet unique volume de 1801; mais loin de s'effacer dans son œuvre, il s'y montrait à chaque page par la disposition, par l'ordre qu'il avait su y mettre, et surtout par le style, le style qui assure le succès et la durée des ouvrages.

Sans doute il y a plus de science dans les traités de physiologie qu'on publie de nos jours; mais la personnalité de l'auteur n'y est plus aussi marquée; elle disparaît dans la masse des faits : c'est comme une suite d'éditions dont la dernière fait oublier la précédente; l'écrivain ne s'y montre plus de sa personne, la science seule reste apparente. Richerand, au contraire, avait fait une œuvre d'art, et son livre tirait presque toute sa valeur de ce qu'il y avait mis, c'est-à-dire de son esprit et de son talent.

On sait que cet ouvrage a eu un succès inouï; reproduit dans presque toutes les langues, il a eu jusqu'à dix éditions, dont les premières se succédaient d'année en année, et son influence sur la jeunesse de nos écoles a été immense; toute une génération, je pourrais même dire plusieurs générations ont passé dans nos écoles, qui n'ont eu d'abord pour tout livre de physiologie

entre les mains que ces nouveaux éléments; nos années dites *scolaires* ont été comme embellies et charmées par la lecture de cet ouvrage : c'était pour nous comme une séduisante introduction à l'étude austère de la médecine; lecture un peu légère, si l'on veut, mais qui semblait parsemer de fleurs ses premiers sentiers. Nous étions tous ravis de ce parfum de littérature répandu dans toutes ces pages, de ces citations heureuses empruntées aux classiques, et qui semblaient continuer nos premières études, de ces brillantes et pittoresques descriptions des climats, des âges et des tempéraments; aussi la première acquisition à faire était un Richerand, et nous étions tout glorieux, dans nos promenades, d'avoir ce livre sous le bras ou à la main. Dans quelle ville de province, dans quelle école secondaire, si éloignée qu'elle fût de Paris, le nom de Richerand n'était-il pas connu et invoqué? Que de fois il m'est arrivé de reconnaître ces deux volumes parmi les quelques livres de pauvres officiers de santé qui exercent la médecine dans nos campagnes! C'était l'œuvre capitale, l'ornement de leur petite bibliothèque. Ils me les montraient avec attendrissement et avec orgueil; qui sait? la vue seule de ce livre rappelait peut-être à leur souvenir les belles années de leur jeunesse, leur séjour au sein des villes, leurs cours de l'école, leurs premiers maîtres et leurs jeunes condisciples?

Enfin, s'il m'était permis de parler ici un moment de moi, je dirais qu'exilé en d'autres temps loin de mon pays, obligé de passer de longues années sur une terre étrangère, je n'avais point voulu me séparer des

maîtres de ma jeunesse, mais les hasards d'une longue navigation leur avaient fait suivre une autre route, et ce n'est qu'après plus d'une année, au fond des forêts de la Livonie, que je retrouvai ma petite collection de livres. Eh bien, je ne saurais exprimer avec quelle délicate sensation je me remis à lire ces pages si connues, ce langage de nos écoles ! moi qui en étais si loin et privé depuis si longtemps ! Il me semblait qu'en parcourant de nouveau ces ouvrages, et surtout les deux volumes de Richerand, je retrouvais d'anciens amis, que je conversais avec eux, et que leur voix chérie faisait taire pour un moment, autour de moi, tous ces bruits importuns, ces sons, ces accents d'une langue étrangère.

La réputation de Richerand comme physiologiste était faite ; il aurait pu suivre exclusivement cette voie ; mais nous avons vu qu'il aspirait surtout à se faire un nom en chirurgie. Le 28 frimaire an IX, la commission administrative des hospices de Paris l'avait nommé chirurgien en second à l'hospice du Nord, aujourd'hui hôpital Saint-Louis. Il n'avait été d'abord que candidat désigné ; en l'an X il fut maintenu inamoviblement dans la place de chirurgien de seconde classe.

Tout autre, avec de pareils antécédents, et pourvu de ces titres, aurait peut-être dédaigné de se faire le simple rédacteur et l'éditeur des travaux de ses maîtres ; Richerand crut que c'était par là qu'il devait inaugurer, en quelque sorte, sa carrière chirurgicale. Les élèves n'avaient guère entre les mains, pour étudier les maladies des os, que l'ouvrage de J.-L. Petit, livre

précieux dû à l'un des plus grands génies qu'ait produits l'art chirurgical, mais devenu incomplet et insuffisant depuis que l'école de Desault avait tant ajouté à cette partie de l'art.

Le savant et consciencieux Boyer, reprenant tous les travaux de ses devanciers, faisait un cours très-complet et très-suivi. Richerand, en 1805, publia ce cours sous le titre de : *Leçons du citoyen Boyer sur les maladies des os* ; mais ce n'était là qu'une section de la pathologie chirurgicale ; on savait que Richerand avait réuni les matériaux d'un ouvrage plus considérable, et on attendait de lui qu'il fit pour la chirurgie ce qu'il avait fait si heureusement pour la physiologie. Richerand remplit bientôt cette attente. Dans le cours des deux années 1805 et 1806, il publia la première édition de sa *Nosographie chirurgicale*.

Richerand était alors dans toute la plénitude de son talent, et à cette heureuse période de sa vie où il ne se préoccupait encore que de l'amour de la science. Cette nouvelle production lui fit le plus grand honneur : c'était un livre classique par excellence. Groupant tous les faits en périodes distinctes, il entre en matière par un admirable résumé historique de l'art chirurgical. Après avoir exposé en peu de mots ce qui concerne l'antiquité et le moyen âge, il prend la chirurgie française au moment où elle sort de la barbarie, il montre tout ce qu'elle a dû à Guy de Chauliac, à Franco et à Ambroise Paré ; puis, s'inclinant devant l'Académie royale de chirurgie et exposant ses travaux, il passe à l'école de Santé de Paris, reconstituée en quelque sorte avec ses glorieux débris, et en même

temps à l'école de Desault, auquel il rendait alors pleine et entière justice, car ce n'était pas encore un crime à ses yeux que de s'être trouvé sur le plus grand théâtre chirurgical de Paris, en d'autres termes, d'avoir été chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu¹.

¹ Lorsque Richerand publia la première édition de sa *Nosographie chirurgicale*, il n'était âgé que de vingt-six ans ! N'est-ce pas déjà quelque chose de prodigieux qu'un pareil livre soit sorti des mains d'un jeune homme encore sur les bancs de l'école. Quelle perfection dans la forme ! quelle élégance ! quelle clarté ! Encore tout plein de ses premières études, il expose, il raconte, et c'est à peine s'il se permet quelque critique ; cette grande figure de Desault, arrivant après l'Académie royale de chirurgie, avait dû vivement l'impressionner ; il trouvait, et avec raison, que plusieurs choses recommandaient Desault à l'admiration de la postérité ; et d'abord l'exactitude et la méthode qu'il avait introduites dans l'étude de l'anatomie, puis les ingénieux appareils qu'il avait inventés pour le traitement des fractures ; et enfin ce noble enthousiasme pour son art, qu'il savait communiquer à tous ses disciples, c'est bien là le langage d'un jeune homme qui, dans la science comme dans le monde, voit encore tout en beau !

Mais il est un point sur lequel Richerand ne variera pas : en 1821 comme en 1805, il se plaît à reconnaître que c'est à Desault qu'on doit le premier établissement modèle de l'enseignement clinique de la chirurgie, et il ne rendra pas moins justice à cette hardiesse et cette simplicité que Desault apportait à ses procédés opératoires. Desault, dit-il, y portait tellement l'empreinte de son génie, que même, lorsqu'il exécutait des méthodes connues, on eût dit qu'il les inventait.

Ajoutons que, dans le même ouvrage, Richerand, revenu à de meilleurs sentiments pour Bichat, en fait le plus bel éloge. Est-ce parce que Bichat n'existait plus ? Je n'oserais le dire, malgré ce mot du poète : « Voulez-vous avoir raison demain ? mourez aujourd'hui ! » Quoi qu'il en soit, Richerand fait de Bichat presque un chef d'école en chirurgie. Le dernier de tous, dit-il, si l'on ne considère que l'ordre chronologique, c'est Bichat, qui, par ses ouvrages, a si puissamment contribué aux immenses progrès qu'ont faits de nos jours les études physiologiques ; il avait abandonné la chirurgie ; riche des connaissances qu'il avait acquises dans l'étude de cette science, il ne se

Le titre seul de *Nosographie chirurgicale* porte à croire que Richerand avait eu surtout pour but de donner en quelque sorte un pendant à la *Nosographie médicale* de Pinel, de faire pour la chirurgie ce que celui-ci avait fait pour la médecine. Toutefois les besoins de la science n'étaient plus les mêmes : Pinel avait insisté avant tout sur les avantages d'une classification naturelle des maladies ; déclarant beaucoup plus utile et plus urgent d'assigner à une maladie sa véritable place dans un cadre nosologique que d'en trouver le remède ; assertion assez étrange et qui devait être sans doute beaucoup plus du goût des savants que du goût des malades¹. Richerand ne pou-

proposait rien moins que d'en reconstruire l'édifice en entier, lorsqu'une mort prématurée est venue le surprendre au milieu de ses travaux.

Je dois dire maintenant que bien des critiques ont paru contre la *Nosographie chirurgicale* de Richerand ; mais la plus injuste, je dirai presque la plus ridicule, est celle qu'en a faite Bégin. « Cet ouvrage, dit-il, n'est plus à la hauteur des connaissances médicales actuelles ; on ne peut plus le prendre pour guide dans l'étude des maladies. » Et pourquoi Bégin ne le trouvait-il plus au niveau des connaissances chirurgicales ? Vous croyez peut-être que c'est à raison des progrès qu'avait faits depuis la chirurgie, ou parce qu'on ne pouvait le mettre en parallèle avec l'ouvrage de Boyer ? Pas du tout : c'est parce que la physiologie pathologique venait d'éprouver une grande révolution (celle amenée par Broussais), et parce que le livre de Richerand repose toujours sur l'ancien système *ontologique*. Chacun conviendra que ceci ne vaut pas la peine d'être réfuté.

¹ Richerand semble d'abord se défendre d'avoir voulu faire pour les maladies chirurgicales ce qu'on venait de faire pour les maladies dites internes, c'est-à-dire d'en donner une classification méthodique : mais à son insu il avait été entraîné par l'école de Pinel. Il est vrai que les révolutions de la médecine ont toujours exercé une influence marquée sur la chirurgie ; cette fois c'est une nosographie chirurgicale qui vient se mettre à côté de la nosographie philosophique. Plus tard ce sera Bégin

vait avoir pour la chirurgie ce fanatisme nosologique, mais il en avait un autre : c'était de placer la chirurgie bien au-dessus de la médecine. A toutes les époques de sa vie il a manifesté cette prétention, on pourrait même dire que, sous ce rapport, Richerand était resté d'un autre siècle ; car tout en avouant que c'était par suite d'un plan hardi et par une vue grande que la Convention nationale avait rendu la médecine et la chirurgie à leur *unité primitive*, tout en appelant cette unité le bienfait immense d'une époque féconde en désastres, Richerand ne laissait jamais échapper l'occasion d'attaquer cette prétendue unité et de la dénoncer comme une chimère ; tout au plus la trouvait-il réalisable dans l'enseignement ; il en contestait l'utilité dans la pratique, et, quant aux académies, il disait que là où elles étaient réunies, ce n'était pas de la *fusion*, mais de la *confusion*. Que si l'on plaçait la médecine à côté et sur la même ligne que la chirurgie, il trouvait que celle-ci était par cela même subordonnée à la première ; bref la chirurgie, comme il la comprenait, était une sœur impérieuse et jalouse, et l'on aurait pu lui dire comme Néron à sa mère :

Et si vous ne réglez, vous vous plaignez toujours.

Heureux, du reste, Richerand s'il n'avait donné carrière à ses passions que dans ces questions générales

qui viendra publier une chirurgie en s'inspirant de la théorie de l'irritation. Richerand était, du reste, tellement dans les idées de Pinel, qu'après s'être défendu d'avoir voulu l'imiter, il ajoute que l'époque est venue d'appliquer à l'enseignement de la chirurgie *cet esprit d'analyse* récemment introduit avec tant d'avantage dans l'étude de la médecine, et qui est si propre à hâter son perfectionnement.

et abstraites, s'il n'avait employé sa plume éloquente et hardie que pour s'attaquer ainsi à la médecine, et pour montrer qu'elle doit toujours céder le pas à la chirurgie. Ses raisons étaient du moins louables en ce sens qu'il n'avait d'autre but que d'honorer son art, d'en montrer l'excellence et d'inspirer à ses élèves l'enthousiasme dont il était pénétré.

Mais il ne s'apercevait pas que, dans son désir de ne laisser à la chirurgie que ce qu'il y a de certain dans la médecine : *Quod in medicina certum*, il aurait fini par lui enlever tout caractère scientifique, c'eût été la médecine dès lors qui en eût hérité, et la chirurgie n'aurait plus même été l'œuvre d'un artiste, c'eût été l'œuvre d'un *artisan* !

Comment s'y prenait-il, en effet, pour montrer d'une part la certitude, l'efficacité de la chirurgie, et d'autre part ce qu'il y a de conjectural et d'incertain dans la médecine ? Il partageait, il limitait lui-même, et à son gré, le domaine de l'une et de l'autre, ne laissant à la chirurgie que les seules lésions *physiques* effectuées par des causes *mécaniques*, et ne réclamant pour leur guérison que l'action de la main seule ou armée d'instruments ; et alors tout lui est connu et facile ! La nature n'a plus rien de caché et de rebelle pour le chirurgien ; il triomphe, ses méthodes sont sûres, palpables, et l'efficacité de son art ne saurait être contestée. Le médecin, au contraire, dit-il, reste le plus souvent spectateur oisif et impuissant des luttes orageuses qui, dans le cours des maladies, vont décider de sa défaite ou de son triomphe ; réussit-il dans l'heureuse administration des secours, il reste toujours de l'incertitude

sur ce qui appartient à la nature ou ce qui doit être attribué aux remèdes; bien plus, ajoute Richerand, et ici il emprunte les paroles de Celse, la médecine a souvent la douleur de voir des maladies longtemps rebelles guérir d'elles-mêmes au moment où elle vient d'en abandonner le traitement!

Voilà, et sans les atténuer, les principaux arguments auxquels, dans l'amour de son art, Richerand revenait toutes les fois qu'on agissait devant lui cette question de la prééminence relative de la médecine et de la chirurgie.

Mais, je viens de le dire, il s'abusait lui-même: il oubliait que les organes ainsi lésés physiquement et traités mécaniquement n'en appartiennent pas moins, et dans tous les cas, à un être *vivant*; et que, quelque simple que soit en apparence leur lésion, quelque simple aussi que paraisse leur cure, il y a toujours et partout cette redoutable énigme, cette inévitable complication d'un élément plein de mystère pour le chirurgien comme pour le médecin, c'est-à-dire *la vie*!

Ah! c'est chose simple qu'une lésion physique! c'est chose efficace que l'opération qui doit y remédier! Et quel est l'exemple que va choisir Richerand pour mettre hors de doute cette innocuité et cette certitude de son art? C'est, d'une part, un épanchement de liquide qui se sera formé entre la dure-mère et le cerveau! et d'autre part, l'opération du trépan¹!

¹ On sait, en effet, que l'opération du trépan est à peu près abandonnée de nos jours; Desault l'avait trouvée encore en honneur. On peut voir dans Quesnay que l'Académie royale de chirurgie lui accor-

Étrange préoccupation d'un esprit décidé à ne voir rien que d'heureux et de favorable dans ces terribles ressources de l'art chirurgical ! Ravi de pouvoir montrer ici combien son opération est rationnelle, puisqu'elle consiste à évacuer le liquide épanché ; ravi de pouvoir dire que tout s'explique ici, que tout se voit clairement, causes, effets, rapports de causes à effets, Richerand ne s'aperçoit pas qu'il vient de choisir une des lésions les plus redoutables, et en même temps une des opérations les plus incertaines de la chirurgie !

Et en admettant que cette opération hasardeuse ait été menée à bien, qu'elle ait procuré l'évacuation du liquide, est-ce à dire que le chirurgien a terminé son œuvre ? est-ce à dire qu'une nouvelle phase, qu'une nouvelle période ne va pas commencer pour lui ? que des accidents nombreux, que des dangers pressants ne vont point menacer son malade ? Et qui devra les pré-

vait encore un haut degré d'utilité ; mais Desault avait fini par la rejeter entièrement, et on n'y est guère revenu depuis. D'abord l'opération elle-même n'est pas sans danger : à des accidents déjà fort graves, elle ajoute plus de gravité encore. Bell a montré que le contact de l'air sur les méninges n'est pas sans danger ; puis, que d'incertitudes dans les indications !... On dit bien que le trépan est nettement indiqué quand il y a compression du cerveau, et que cette opération seule peut faire cesser cette compression ; ceci se conçoit quand la compression tient à l'enfoncement de quelques fragments osseux dans une fracture du crâne, à la présence d'un corps étranger, d'un amas de sang, de pus, etc., mais si cette compression est due aux simples effets de la contusion du cerveau ou de son inflammation, en quoi une couronne de trépan pourra-t-elle y remédier ? Mais, même dans le cas d'épanchement, l'expérience a été désastreuse : dans un espace de six années, appliqué seize fois dans les hôpitaux de Paris, le trépan a donné seize morts ! Allez maintenant le citer pour montrer la supériorité de la chirurgie sur la médecine !

voir ces dangers, qui devra les conjurer, si ce n'est le chirurgien ! La nature va donc aussi intervenir dans les suites de cette œuvre chirurgicale, il va y avoir des luttes orageuses. Et qui en sera le spectateur oisif et impuissant, si ce n'est le chirurgien ? De qui ces luttes vont-elles décider la défaite ou le triomphe, si ce n'est du chirurgien ?

O Richerand ! si le monde vous possédait encore, je vous le demanderais à vous-même. Ne voyez-vous pas, vous dirais-je, que tout est partagé ici, tout est égal entre le médecin et le chirurgien, science, responsabilité, dangers, hasards, luttes, défaites et triomphes ! que si, dans l'accomplissement d'une opération chirurgicale, tout paraît clair, évident, palpable, efficace, la vie à son tour ne tarde pas à réagir, et de là les incertitudes, les dangers, les chances si diverses, toutes choses enfin qu'il faut savoir conjecturer, prévoir, modérer, régler, et cela dans une sphère tout aussi étroite, tout aussi obscure, tout aussi limitée pour le chirurgien que pour le médecin ; car, par delà cette puissance de notre art, il en est une autre, immense, éternelle, impénétrable, que le chirurgien philosophe appelle *nature*, et qu'Ambroise Paré appelait *Dieu* ! le reconnaissant à ses merveilles et à ses bienfaits, s'inclinant devant sa majesté, et répétant après chacune de ses cures : *Je le pançay, et Dieu le guérit*.

Mais je dois mettre fin à cette digression ; je reviens à la *Nosographie chirurgicale*, et je répète que c'était, pour l'époque, un résumé très-complet, très-méthodique et très-estimable : personne n'aurait fait mieux que Richerand ; personne même n'aurait

fait aussi bien. Il promettait, il est vrai, un peu plus qu'il ne pouvait exécuter : ainsi il disait que les nouvelles connaissances en physiologie devaient jeter le plus grand jour sur la pathologie chirurgicale ; mais c'était là une de ces prétentions qu'on renouvelle à chaque époque. La chirurgie, comme la médecine, ne veut pas dériver de l'empirisme ; elle prétend être une déduction, un corollaire de la physiologie, et Richerand regardait comme arriérés tous les livres de chirurgie antérieurs à sa *Physiologie*. Mais peu d'années se sont écoulées, qu'on a fait le même reproche à sa *Nosographie* : j'ai montré tout à l'heure que des chirurgiens de l'école de Broussais, car il y a eu des chirurgiens qui se sont dits inspirés par la doctrine physiologique ; que ces chirurgiens, dis-je, ont fait à Richerand le reproche d'avoir étayé sa pathologie sur de pures *ontologies*. Le fait est, que ces reproches faits à Richerand n'avaient pas plus de fondement que ses prétentions à lui-même. La chirurgie, sans doute, a pu mettre à profit quelques-unes des découvertes dues aux recherches des anatomistes ; mais c'est surtout le génie des grands praticiens qui l'a soutenue et guidée dans cette voie expérimentale ; c'est donc à eux qu'il faut rapporter ses progrès, et non aux explications des physiologistes sur la science de la vie¹.

¹ Je viens de dire que, dans l'état actuel de nos connaissances, la chirurgie, pas plus que la médecine, ne dérive de la physiologie, qu'elle n'en est pas un corollaire, qu'elle aussi procède de l'empirisme : c'est peut-être trop absolu. Il est certain que dans ses procédés, dans ses manœuvres, elle s'appuie sur des données physiologiques ou plutôt anatomiques ; il est certain, par exemple, que pour réduire

Quoi qu'il en soit, Richerand, fort de ces publications, occupait un rang honorable parmi les chirurgiens; il ne lui manquait plus qu'un titre, le plus grand de tous, il est vrai : celui de professeur à cette École de santé de Paris que l'Empereur venait de convertir en faculté.

Le 24 juillet 1806, Richerand avait été nommé chirurgien-major de la garde de Paris; un an après, en 1807, la mort du professeur Lassus laissa une chaire vacante, celle de pathologie chirurgicale¹.

les luxations ou les fractures, pour réduire les hernies, pour déplacer ou extraire un cristallin devenu opaque, il faut que l'opérateur connaisse avant tout les dispositions naturelles de ces organes. En médecine, il n'en est plus de même, et quand je dis médecine, je parle de l'art proprement dit ou de la thérapeutique; ici, nos connaissances n'ont plus ce haut degré d'utilité. Voltaire, toujours si plein de raison, reprochait à un empirique de son temps d'introduire un remède qu'il ne connaissait pas dans un corps qu'il connaissait encore moins. Sans doute il est bon que le médecin connaisse parfaitement et la composition intime du médicament qu'il prescrit, et la structure des organes dans lesquels il va le faire pénétrer; mais ce ne sont pas ces connaissances qui ont conduit à la découverte des propriétés des médicaments ou à leur mode d'action sur l'économie animale, c'est un heureux hasard, c'est l'expérience. Il y a tout un abîme entre la science et l'art : la science est à peine une préparation à l'art. Pour devenir rationnel et bienfaisant, l'empirisme n'exige que trois choses : discerner une maladie d'avec une autre, attendre le moment opportun, et ne pas dépasser les doses reconnues suffisantes.

N'allons pas cependant inférer de tout cela qu'on doive fermer nos écoles et renoncer à la science considérée en elle-même : telle n'est pas assurément notre pensée; tout médecin doit d'abord fortifier son esprit par la science, en suivre et en hâter les progrès, chercher même s'il ne serait pas possible d'en faire quelques applications en thérapeutique, en un mot, ne se faire artiste qu'après s'être montré savant.

¹ Lassus était un érudit, ce qui se rencontre assez rarement parmi

Ce n'était point alors par la voie du concours qu'on arrivait à cette haute position. D'après l'article 24 de la loi du 11 floréal an X, c'était l'Empereur qui nommait entre trois candidats présentés, le premier par la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, le second par les inspecteurs généraux des études, et le troisième par les professeurs de l'École de médecine elle-même. Richerand réunit presque l'unanimité des suffrages dans ces trois corps. Inscrit sur la triple liste de présentation, ce n'était plus un choix à faire pour l'autorité : c'était une simple confirmation.

Ce fut un moment bien doux et bien glorieux pour Richerand quand, d'un de ces camps que le dominateur de l'Europe dressait alors dans toutes les contrées soumises ou non à son pouvoir, arriva le décret impérial qui le nommait professeur. Richerand n'avait que vingt-sept ans. Les professeurs, pour procéder à son installation, s'étaient réunis en assemblée générale le 23 juin. C'est à peine si, dans son émotion, il put répondre quelques paroles de remerciement au discours du professeur Sue. Parmi ses compétiteurs, cependant, se trouvait un nom qui devait un jour devenir

les chirurgiens ; son *Histoire de l'anatomie* est un ouvrage fort estimable. Membre de la première classe de l'Institut, Lassus en a été le secrétaire pendant deux ans, et c'est à ce titre qu'il a rendu compte d'une partie de ses travaux pour les années 1797 et 1798 ; il a été aussi bibliothécaire de l'Institut. Il est remarquable que Richerand, son successeur à la Faculté de médecine, ait eu aussi la prétention de remplir la place de secrétaire d'une académie, et de rendre compte de ses travaux ; je dirai tout à l'heure à quelle occasion et comment il fut obligé de renoncer à ce dessein.

bien redoutable pour lui : je veux parler de Dupuytren ! rivalité malheureuse qui ne faisait que poindre, et qui ne pouvait encore altérer la sérénité dont jouissait Richerand.

Il n'avait rien publié depuis sa *Nosographie chirurgicale*, quand en 1810, pendant la convalescence d'une grave maladie, il eut l'idée de composer un livre sur les *Erreurs populaires relatives à la médecine*. Certes, ce n'était point la matière qui pouvait ici lui manquer. Mais d'abord comment classer des erreurs et des préjugés ? Quelles sont les erreurs à signaler avant tout ? Pourquoi celles-ci mériteraient-elles d'être réfutées avant celles-là ? Richerand va trouver un lien systématique ; il va les grouper naturellement. Dans une première partie il traitera des erreurs relatives à l'éducation physique des enfants ; il commencera avec la vie, et, marchant avec les âges, il la suivra dans toutes ses phases. Allant ensuite du simple au composé, de ce qui est normal à ce qui ne l'est plus, il parlera des erreurs relatives à la santé, puis de celles bien plus nombreuses qui concernent les maladies et leur traitement.

Voulez-vous savoir maintenant comment il entre en matière ? Le voici : « A peine l'enfant, dégagé de liens « qui l'unissaient à sa mère, vient-il au jour, que l'erreur, cette reine du monde, s'en empare et le range « au nombre de ses sujets ! La sage-femme s'efforce « de façonner sa tête..., etc. »

Mais ne faudra-t-il entendre par erreurs *populaires* que celles qui sont familières au peuple, ou plutôt à la multitude ? Ce serait là une étrange

méprise. Quand il s'agit de médecine, ce sont, comme le dit fort bien Richerand, les esprits les plus brillants et les plus cultivés qui tombent précisément dans les erreurs les plus grossières, qui les inventent, qui les créent et qui les propagent avec le plus d'ardeur. Voilà ce que Richerand a parfaitement distingué, et c'est dans cet excellent esprit qu'il a fait son livre, attaquant sans ménagement toutes les erreurs relatives à notre art, aussi bien celles qui étaient dues à de grands philosophes que celles qui l'étaient aux médecins eux-mêmes.

Il y a, dans cet ouvrage, des pages admirablement écrites, un style plein de force et d'éclat. Ce qui en rend ensuite la lecture si attrayante, c'est que Richerand était encore dans cette heureuse période de sa vie qui lui laissait voir les choses sous le jour le plus favorable : son pays lui semblait encore le premier du monde, les médecins français supérieurs à ceux de toutes les autres nations; et, quant à la chirurgie française, il disait que son incontestable supériorité était universellement reconnue.

Il professait alors une admiration sans bornes pour les philosophes du dix-huitième siècle, Montesquieu, Buffon et Voltaire, et, après eux, J.-J. Rousseau, Condillac et d'Alembert ¹.

¹ Il est un peu de mode aujourd'hui de crier contre cette philosophie du dix-huitième siècle; sans doute elle était insuffisante au point de vue de la psychologie; mais on oublie les services qu'elle a rendus aux sciences, aux lettres et à la civilisation; n'est-ce pas elle, en effet, qui est venue proclamer l'autorité absolue de la *raison*? n'est-elle pas venue revendiquer le droit de *libre examen* dans toute son

Le gouvernement lui-même avait toutes ses sympathies à cette glorieuse époque de 1810 ; il trouvait que si jusque-là la France avait paru manquer d'historiens, c'est que ceux-ci n'avaient pas été inspirés par les événements : « Mais, disait-il, les prodiges dont nous sommes témoins produiront certainement quelque talent digne de les raconter, et, de même que la verve de Juvénal naquit de l'indignation que lui causaient les mœurs de Rome, le talent de l'historien doit naître infailliblement de l'étonnant spectacle qui se développe à nos yeux. »

Au moment où Richerand écrivait ces lignes, l'empire était à son apogée, et la jeunesse française recélébrait en effet dans son sein les futurs historiens de cette grande époque. Pour n'en citer qu'un seul, mais le plus éminent, n'était-ce point alors que le lycée de Marseille comptait parmi ses jeunes boursiers celui (M. Thiers) à qui était réservée la noble mission de raconter aux gé-

étendues ? n'a-t-elle pas appliqué la *critique* à toutes les questions et n'a-t-elle pas ainsi définitivement émancipé l'esprit humain ?

Tout cela avait été commencé par les grands écrivains de la Renaissance, par les apôtres de la Réforme et par quelques esprits hardis dans le dix-septième siècle. Mais c'est la philosophie du dix-huitième qui est venue faire prévaloir l'idée, jusque-là à peine entrevue, de l'égalité sociale et de la justice universelle ; c'est à elle que nous devons les principes de tolérance religieuse aujourd'hui universellement reconnus ; c'est elle enfin qui a amené ainsi la réforme de nos lois et de nos mœurs dans le sens de la véritable humanité.

Richerand a professé ces principes pendant de longues années ; mais le spectacle de quelques excès populaires, l'âge et de nouvelles liaisons avaient fini par modifier ses idées ; on verra qu'il semblait encourager toutes les réactions ; mais, je l'ai déjà dit, c'était plutôt en paroles qu'en actions ; ses idées paraissaient violentes, son cœur ne l'était pas.

néralions présentes ces jours à jamais célèbres et à jamais regrettables ; de dire comment la France s'était élevée au comble de la puissance et de la grandeur, maîtresse de tout le vieux sol gaulois, du Rhin aux Pyrénées et des Alpes à l'Océan, resplendissante enfin d'une gloire immortelle !

C'était là le spectacle qui émerveillait Richerand ; tout à ses sentiments, fier de la grandeur de son pays, il avait trouvé de nobles et touchantes expressions pour peindre l'amour de la patrie. Déjà, dans sa *Physiologie*, il nous avait rappelé ces beaux vers de Virgile, ce guerrier qui expire sur les rives du Scamandre, et dont le trépas est consolé par le souvenir de sa douce Argos. Cette fois, il en appelle à ce qu'il avait éprouvé lui-même dans le cours de la maladie dont il sortait : « Souvenirs de la patrie absente ! s'écriait-il, qui pourrait dire toute votre puissance ! Atteint moi-même d'une fièvre grave et sur le point de mourir, il me semblait que tout, chez moi, menaçait de s'éteindre, hormis les sentiments affectueux du cœur. Les choses de ce monde m'apparaissaient déjà comme dans un lointain obscur et enveloppées d'une sorte de va-peur..... »

« Montagnes de mon pays ! que je n'ai jamais pu revoir sans une émotion profonde, avec quels charmes votre image se retraçait à mon souvenir !... »

Cet empire cependant si puissant, si redouté, venait de s'écrouler ; Richerand avait fini par s'effrayer de ses formes gigantesques et écrasantes : peut-être cependant avait-il trop applaudi à sa chute. Témoin de ses dernières luttes, il avait dû convertir l'hôpital Saint-

Louis en une vaste ambulance où furent reçus les blessés de cette dernière bataille livrée sous les murs de Paris.

Aidé de Bécлар, Richerand déploya une activité et un dévouement sans bornes ; une épidémie meurtrière était venue joindre ses ravages à ceux de la guerre ; les soins les plus pressés furent indistinctement prodigués aux Français et aux étrangers qui encombraient ces vastes salles, car c'est ainsi qu'on se montre de nos jours le patriotisme dans notre art : l'honneur ne nous défend plus de secourir les ennemis de la Grèce !

Richerand était alors arrivé au comble des honneurs. L'empereur Alexandre, reconnaissant des soins donnés à ses soldats, lui avait conféré l'ordre de Sainte-Anne et celui de Saint-Wladimir ; le roi de Prusse lui avait décerné une médaille d'or ; le grand-duc de Bade lui avait fait remettre les insignes de l'ordre militaire de Frédéric ; enfin le gouvernement français lui avait conféré des lettres de noblesse et l'avait nommé chirurgien en chef des trois premières légions de la garde nationale de Paris.

Richerand avait été très-sensible à toutes ces distinctions ; mais une nouvelle phase allait commencer pour lui : quittant la voie purement didactique, il allait mêler à son enseignement toutes les agitations, les anxiétés, les tourments d'une polémique trop souvent passionnée ; aux illusions et aux entraînements de sa jeunesse allait succéder le désir de dominer, d'effacer ses rivaux.

De 1813 à 1820, Richerand avait publié successivement une brochure *sur l'enseignement de la médecine*

et de la chirurgie; une Notice sur Bordeu; l'Histoire d'une résection des côtes et d'une partie de la plèvre, opération qu'il avait pratiquée sur un chirurgien de Nemours. C'est à cette époque, 1820, qu'avait été instituée l'Académie de médecine. Chargée de continuer les travaux de l'ancienne Académie royale de chirurgie et de la Société royale de médecine, elle devait renfermer dans son sein ces deux grandes sections, avec la section de pharmacie¹.

¹ Il est bien singulier qu'après avoir lutté pendant de longues années pour nous ramener à cette *unité primitive*, les chirurgiens aient cherché de nos jours à rétablir cette déplorable scission et à s'éloigner de nouveau des médecins. L'existence, en effet, de l'Académie de médecine ne datait encore que de quelques mois, et voilà que les titulaires de la section de chirurgie, qui, après tout, devaient se trouver très-honorés de voir leur section placée sur la même ligne que celle de médecine, voilà, dis-je, que réunis en un petit conciliabule chez M. Distel, premier chirurgien du roi Louis XVIII, ils complotent de demander le rétablissement de l'ancienne Académie royale de chirurgie, et cela sous le prétexte que si l'unité est favorable à l'enseignement, elle devient d'une fausseté palpable lorsqu'on l'applique au perfectionnement de la science!

Séance tenante, une supplique fut en effet rédigée et adressée à Son Excellence le ministre secrétaire d'État au département de l'intérieur.

En voici le début : « Monseigneur, le rétablissement de l'Académie royale de chirurgie, sous une forme appropriée à l'état actuel de la médecine en France, influera puissamment sur les progrès d'un art dans lequel les Français furent longtemps sans rivaux; mais, pour que ce bienfait d'un gouvernement réparateur produise tous les fruits qu'on a droit d'en attendre, il ne suffit point d'avoir partagé l'Académie royale de médecine en trois sections distinctes, etc. »

N'est-ce pas une chose remarquable que dans ces premières lignes, tout en demandant une désassociation, on invoque l'intérêt de la médecine elle-même? tant il est vrai qu'on ne saurait séparer ce qui se trouve essentiellement uni.

Chaque section avait son président et son secrétaire. Richerand avait été nommé secrétaire de la section de chirurgie, et c'est en cette qualité qu'en novembre 1824 il donna lecture d'un premier rapport sur les travaux de ses collègues; continué dans ses fonctions pendant quatre années consécutives, il fit lecture, en janvier 1825, de fragments assez considérables d'une *Histoire des progrès récents de la chirurgie*.

Son ambition à cette époque, et il n'en faisait point mystère, était d'être nommé secrétaire perpétuel, non pas de la section de chirurgie, mais d'une nouvelle Académie royale de chirurgie; aussi disait-il à ses collègues, dans son allocution, et comme pour les rendre solidaires de cette espèce d'usurpation: « En me continuant ou, pour mieux dire, en me *perpétuant* dans les fonctions que le talent des Quesnay et des Louis a rendues à la fois si honorables et si difficiles, vous m'avez imposé l'obligation, etc. »

Ce qui, du reste, séduisait Richerand dans la perspective de cette nouvelle situation, c'était bien moins le souvenir des travaux et des agitations de Louis, que le tableau si attrayant de la vie de Quesnay tracé par Marmontel.

Il se représentait Quesnay dans ce charmant entresol du château de Versailles, où se réunissaient les hommes les plus distingués de l'époque: Diderot, D'Alembert,

Les signataires, du reste, en furent pour leur démarche; réunis aux médecins, ils auraient pu peut-être obtenir ce qu'ils désiraient, c'est-à-dire la nomination d'un secrétaire perpétuel pris parmi les chirurgiens. Bécлар était alors en position d'être nommé; mais n'ayant pu s'entendre, le gouvernement y pourvut lui-même par une ordonnance.

Duclos, Helvétius, Turgot et Buffon ; délicieuse retraite qui n'était pas sans gloire, car c'est là que naquit une science alors toute nouvelle, l'*économie politique*. « Et « n'est-ce pas chose admirable, disait Richerand, que « la médecine puisse ainsi se glorifier d'avoir trouvé « dans son sein les auteurs des sciences qui font le « plus d'honneur à l'esprit humain : Copernic, qui le « premier fit connaître le véritable système du monde ; « Locke, qui fit pour les idées ce que Copernic avait « fait pour les corps célestes, et enfin Quesnay, qui le « premier nous fit connaître les richesses des na- « tions¹. »

Mais je reviens à cet exposé des progrès récents de la chirurgie. Revu à loisir par l'auteur, ce discours était devenu un livre, et c'est surtout dans sa composition que Richerand a montré les changements qui s'étaient opérés dans son esprit ; et d'abord une sévérité poussée quelquefois jusqu'à l'injustice à l'égard de ses contemporains, puis un véritable engouement pour le libéralisme de l'époque. Richerand était de nouveau entraîné par le mouvement de la société : c'était la passion, sinon la plus éclairée, du moins la plus généreuse du moment, et Richerand la partageait comme presque tous les hommes de notre âge. Je dirai même que ce manque de justice à l'égard de quelques-uns de ses rivaux, et même à l'égard de son pays, me paraît avoir eu sa source plutôt dans cet engouement des institutions libérales que dans un sentiment quelconque de jalousie¹.

¹ Il était difficile de traiter un pareil sujet : *Les progrès récents*

« Je te salue ! s'écriait-il, en parlant de l'Angleterre, « je te salue, terre classique de la liberté, des sciences « et de la philosophie !... Reçois l'hommage d'un « homme libre et désintéressé ! »

de la chirurgie, sans exciter bien des réclamations ; il ne s'agissait rien moins, en effet, que de faire à chacun sa juste part dans ces progrès récents, et contre quelles prétentions ne devait-on pas se heurter !

Richerand, d'ailleurs, n'en était plus à cet âge heureux de vingt-six ans, qui lui avait fait voir presque tout en beau lors de la publication de sa *Nosographie* ; il avait vu les choses et les hommes sous un tout autre jour, et il devait en parler tout autrement ; ainsi, pour ne citer que Desault et son école, il ne se borne plus à en faire l'éloge : il montre en quoi elle a manqué à sa mission ; ainsi il reproche à son chef de s'être volontairement séparé de ses collègues de l'Académie royale de chirurgie et d'avoir ainsi contribué à ralentir le mouvement de la science ; et ce reproche n'est pas sans fondement. J'ai trouvé dans les archives de l'Académie royale de chirurgie la copie d'une lettre écrite par son directeur à Desault : il se plaint de l'éloignement de Desault et l'engage à revenir parmi ses collègues.

Maintenant, il faut le dire, ce n'était pas à Desault, mais à un autre chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu que ces griefs de Richerand s'adressaient ; le voile était transparent, personne ne s'y est mépris ; ainsi lorsqu'il disait que Desault, placé sur un grand théâtre, répandait ses erreurs sur la foule abusée, se figurant que le chirurgien du plus grand hôpital de la capitale devait être nécessairement le plus grand chirurgien du monde ; ce n'était pas Desault qu'il avait ainsi en vue, c'était un émule bien autrement redoutable, c'était Dupuytren qu'il désignait. Lorsqu'il dit que Desault se trompa lui-même sur la valeur réelle de ses travaux, qu'il s'en exagéra le mérite et l'importance, c'est encore de Dupuytren qu'il veut parler. Il y a plus : lorsqu'il justifie Desault de reproches qui, d'ailleurs, n'avaient jamais été adressés à ce chirurgien, c'est pour faire tomber ces mêmes reproches sur son illustre contemporain. Desault, dit-il, n'a point donné l'exemple d'éloigner de lui tout collaborateur et d'échapper ainsi à toute surveillance ; on ne l'a point vu évincer ses supérieurs, éloigner ses collègues pour ne s'environner que d'élèves inexpérimentés et faciles à séduire, etc., etc. Évidemment Dupuytren n'avait encore rien fait de cela, mais Richerand faisait armes de tout.

Ces idées de liberté l'avaient tellement séduit, que les révolutions les plus radicales ne lui inspiraient aucune inquiétude ; loin de là, il trouvait que « sembla-
« bles à ces tempêtes qui, en l'agitant, épurent l'at-
« mosphère, les révolutions politiques ont, à toutes les
« époques de l'histoire, exercé sur les sciences et sur
« les arts une influence le plus souvent salutaire. »

Aussi, dans son amour pour l'indépendance, il refusait tout patronage pour les sciences. « La liberté
« leur suffit, disait-il, elles n'ont pas besoin d'autre
« Mécène. »

Il se plaisait en même temps à citer, dans l'histoire de la chirurgie, des exemples d'indépendance et d'amour de la liberté ; il rappelait avec orgueil que la chirurgie, en France, était née des travaux de deux hommes aussi remarquables par l'élévation de leur génie que par l'indépendance de leur caractère : d'Ambroise Paré et de Franco, partisans tous les deux des doctrines alors nouvelles de la réformation ; ajoutant que le premier n'avait échappé aux massacres de la Saint-Barthélemy que par les soins, assez égoïstes du reste, de Charles IX, et que le second avait été obligé de s'expatrier et d'aller exercer sa profession sur une terre étrangère.

Oubliant enfin tout ce que l'Empereur avait fait pour le rétablissement de l'ordre en France, il l'accusait d'avoir usurpé tous les pouvoirs publics chez une nation trop confiante, disait-il, et façonnée d'ailleurs par un long esclavage.

Mais ce mouvement social auquel Richerand, applaudissait avec tant d'ardeur, faisait de rapides pro-

grès, et bientôt une révolution, celle de 1830, vint apporter à nos institutions le développement qu'il avait tant désiré. L'effet qu'elle produisit sur son esprit fut tout différent de celui que, sans doute, il s'en promettait lui-même; loin de s'en applaudir pour son pays, il en fut effrayé: le mouvement social qu'il avait cherché lui-même à accélérer ne lui parut plus qu'un travail sinistre de désorganisation, et cet équilibre constitutionnel qu'il avait tant admiré ne fut plus pour lui, je me sers de ses expressions, qu'un régime bâtard et bavard où domine la multitude.

Ces idées, et d'autres auxquelles je vais revenir, ont été émises par Richerand dans un ouvrage publié en 1837 et qui a pour titre : *De la population considérée dans ses rapports avec le gouvernement*, ouvrage inspiré par la situation politique, écrit de verve, et qui exprime de la manière la plus vive, la plus hardie, les sentiments dont Richerand était pénétré à cette troisième et dernière époque de sa vie.

Richerand assure qu'il avait été amené à composer cet ouvrage par suite de ses études physiologiques; que c'était une espèce d'*évolution* non plus physique, mais morale, qu'il s'était proposé de décrire, et à laquelle il s'était trouvé amené après avoir parcouru l'échelle de l'animalité.

S'élevant du physique au moral, de l'ordre physiologique à l'ordre politique, il s'était d'abord proposé de prouver que, dans l'enfance de la civilisation, les formes du gouvernement qui conviennent le mieux aux populations sont les plus simples, c'est-à-dire les monarchies absolues; puis, et à mesure que les nations

deviennent plus riches et plus éclairées, les citoyens doivent participer au maniement des affaires de l'État.

Telle était l'opinion que Richerand allait soutenir en la donnant comme une conséquence de toutes ses observations physiologiques, lorsqu'il s'aperçut que cette opinion, toute théorique, toute scientifique, au lieu d'être confirmée par les faits, se trouvait formellement contredite par l'histoire. Une circonstance dont il n'avait pas tenu compte, un fait incontestable, physique, matériel, devait nécessairement s'opposer à la réalisation du principe : ce fait, c'est l'*accroissement* progressif, et jusqu'à un certain point illimité, qu'éprouve l'espèce humaine dans le nombre des individus qui la composent.

Voilà ce que Richerand disait avoir tout à coup constaté, et dès lors il n'avait pas hésité à déclarer que son opinion première était une *utopie*; utopie qui l'avait longtemps séduit, lui comme bien d'autres, et qui n'avait encore que trop de partisans au moment où il écrivait son livre ¹.

¹ Lorsqu'on lit avec quelque attention cet ouvrage, et surtout les notes qui l'accompagnent, on voit que Richerand, au fond, en était encore à la philosophie de Locke et de Condillac, et cela tout en criant contre Diderot et contre les encyclopédistes.

Suivant lui, la cause principale du malaise et de l'agitation des peuples tient au rapide accroissement de la population ; c'est là le fond de son livre. Mais à cette cause première de troubles et de désordres, il faut joindre, dit-il, l'existence de cette secte de réformateurs qui, sous les noms divers de libéraux, de républicains, de radicaux, de niveleurs et d'utilitaires, semblables aux filles du vieux père de Médée, se proposent de régénérer la société en commençant par la détruire ; puis arrive Diderot avec les encyclopédistes.

Mais n'allez pas croire que Richerand abandonne pour cela la philo-

Je croirais plutôt, que c'était le spectacle même des événements qui lui avait enlevé ses dernières illusions; c'était cette sombre et dernière expérience de la vie qui avait ainsi modifié toutes ses idées, et l'on peut regarder ce livre comme le travail douloureux de son âme; aussi sa composition ne lui avait-elle donné aucune de ces joies que procurent ordinairement les travaux de l'esprit. Il l'a dit lui-même : « Dans cette étude
« de nos dangers et de nos misères, j'ai pu rarement
« goûter la jouissance dont s'accompagnent les travaux
« littéraires, satisfaction qui en est la première et sou-
« vent l'unique récompense. » On trouve encore cependant dans cet ouvrage des traits d'imagination et de sentiment; mais ce qu'il y a par-dessus tout, c'est de la verve et de l'audace, c'est une étonnante prévision des événements qui depuis ont éclaté coup sur coup.

sophie du dix-huitième siècle; il la maintient, au contraire, *comme une branche des sciences naturelles*, et il la donne comme perfectible. Quant à la philosophie spiritualiste, c'est-à-dire celle qui a été professée par Pythagore et Platon, Descartes et Leibnitz, Reid, Kant, Fichte et Schelling, il la regarde comme imaginée par des rêveurs; elle n'a rien de réel, dit-il, et par conséquent rien de perfectible.

Richerand ne veut pas même faire grâce à ces éloquents professeurs qui, de nos jours, ont relevé l'étendard du spiritualisme; il est presque aussi sévère pour eux que Broussais, et s'il ne les croit pas atteints de quelque cécité chronique, leur enseignement ne lui en paraît pas plus sain. Ce sont, suivant lui, des folles employées à fausser le jugement de la jeunesse studieuse. Elles retentissent, dit-il, sous les voûtes de l'antique Sorbonne, dont les nouveaux docteurs ont certainement dépassé leurs devanciers.

Ainsi, même dans ses plus grands écarts, Richerand en était resté sur ce point aux convictions de sa jeunesse; et il en a été de même de tous les professeurs de l'an III, parmi lesquels j'ai placé Richerand, bien que nommé beaucoup plus tard.

Qu'on se reporte à cette époque de 1837, où une nouvelle dynastie, remplaçant ceux qu'on appelait d'autres *Stuarts*, semblait assurer pour longtemps l'existence de la monarchie constitutionnelle en France. Eh bien ! Richerand, regardant autour de lui, ne voyait déjà plus que faiblesse et instabilité dans nos institutions ; et il poussait ce cri de détresse que chacun répète aujourd'hui : *Exoriare aliquis !*

Prévoyant une nouvelle révolution opérée par la multitude, il se demandait avec effroi, combien de jours, combien de mois ou d'années, nous séparaient encore de ce bouleversement : on le raillait alors, comme une autre Cassandre ; on tournait en dérision ses paroles quand il disait : « Que ce naufrage était certain, inévitable ; et que cette tempête engloutirait dans le même abîme les nations et le prophète ! »

Disons cependant que Richerand, toujours entraîné par son imagination, semblait se monter et pour ainsi dire s'enivrer de ses propres idées ; qu'il n'aurait pas fallu le prendre tout à fait au mot dans ces nouveaux emportements, du moins en ce qui le concernait. Je ne dirai pas qu'il se faisait plus méchant qu'il ne l'était, car il ne l'était pas du tout ; mais, comme tous les hommes de lettres, il posait dans ses écrits, donnant pour lui ce qui n'était souvent qu'un personnage idéal. Ainsi, dans son chapitre des *lois pénales*, après avoir cité Montesquieu, qui disait qu'aux peuples corrompus il faut des lois atroces ; après avoir parlé des supplices en usage chez nos ancêtres, de la roue et du bûcher, il termine en disant que déjà sans doute plus

d'un lecteur s'est aperçu que l'auteur de cet ouvrage a passé sa vie dans l'exercice d'une profession qui emploie le fer et le feu pour la guérison des maux rebelles aux secours de la médecine ! Eh bien, ce chirurgien qui se donne ici comme impitoyable, je le montrerai tout à l'heure tremblant lui-même et agité de bien plus d'inquiétudes que les patients sur lesquels il allait porter le fer et le feu !

Quelque rapprochée cependant qu'ait été cette tempête que Richerand, le premier peut-être, avait signalée à l'horizon politique, il ne devait pas en être témoin ; trois ans après, en 1840, le 25 janvier, il était enlevé par une mort prématurée à sa famille, à ses amis et à ses nombreux élèves.

Ami de Cabanis et de Destutt de Tracy, Richerand, dans tous ses ouvrages et dans une période de près de quarante années, n'avait professé d'autre philosophie que celle de Locke et de Condillac ; dans son dernier ouvrage, il traite, il est vrai, de sophistes les philosophes du dix-huitième siècle qu'il avait tant exaltés ; mais il reste *idéologue* à la manière de ses amis de la société d'Auteuil, et s'il parle de la philosophie cartésienne, c'est avec ironie et pour jeter sur elle du ridicule, bien qu'elle soit venue la première, dans les temps modernes, disputer l'opinion des savants au matérialisme et à l'athéisme : néanmoins Richerand est mort en chrétien, en catholique fervent ! Il faut donc qu'il ait, ou méconnu les conséquences dernières de la philosophie qu'il avait adoptée, ou qu'il ait complètement rompu et divorcé avec elle dans les derniers temps de sa vie. A-t-il cherché, comme Pascal, et à

raison même de l'insuffisance des vérités naturelles, à se réfugier dans le sein de la foi ? A-t-il fini par abjurer toute philosophie, pour s'en remettre, dans ses derniers moments, à l'autorité de l'Eglise, comme à la seule capable de ramener la sécurité dans son âme ?

Il est probable que ce retour aux sentiments religieux a été chez lui comme toutes ses autres déterminations, une sorte d'entraînement du cœur ; il y eut, en effet, quelque chose de touchant dans la manière dont se fit cette première manifestation publique de ses sentiments de piété.

Chaque année, le jour de la Fête-Dieu, madame Richerand faisait disposer dans son jardin de Villecresne un reposoir orné de fleurs et de verdure. A peine convalescent d'une maladie longue et douloureuse, Richerand, quoique très-faible encore, voulut se tenir près de l'autel ; sa famille l'entourait, son jeune fils était près de lui, et s'inclinait pour recevoir la bénédiction du prêtre. A ce moment, on vit Richerand s'écarter de la foule, prendre une allée solitaire, et fondre en larmes ; rentré dans son cabinet, il prit une plume, et écrivit, en tête d'un livre d'Évangiles, une prière qui commençait ainsi :

« Oui, vous êtes vraiment le Dieu du pauvre, de
« l'infirme et de l'affligé ! Dieu tout-puissant, Dieu
« caché, etc.... »

Telles ont été les dernières et consolantes convictions de Richerand. Que les uns, sceptiques et insoucians, meurent comme le voulait Montaigne, qu'ils se précipitent dans la mort comme en une profondeur

muette et obscure, pleine d'oubli et d'insensibilité ; que les autres en bravent également le sommeil ou le réveil, assurés qu'ils sont de l'indifférence profonde de cette force qui anime et gouverne les mondes ! Richerand a préféré revenir aux simples croyances de ses jeunes années, et demander à la religion ce que n'avaient pu lui donner ses études philosophiques.

Mais maintenant que j'ai raconté toutes les phases de cette existence, si brillante et si agitée, il me reste à dire quelques mots sur l'écrivain, sur le professeur, sur le chirurgien, et enfin sur l'homme privé ; c'est par là que je terminerai cette notice¹.

¹ M. Bégin a terminé aussi sa notice sur Richerand par l'examen de ce qu'il appelle sa triple réputation de littérateur, de physiologiste et de chirurgien praticien ; mais le jugement porté par Bégin à ce triple point de vue est d'une sévérité que rien ne justifie.

Il lui reproche d'abord d'écrire avec légèreté. Ses écrits, dit-il, ne sont remarquables que par la clarté des classifications (on ne comprend pas trop ce que Bégin a voulu dire par la *clarté* des classifications), l'enchaînement des détails, et un style plus brillant que correct (ceci est injuste : Richerand a pu quelquefois manquer de goût et dépasser le but, mais il est toujours resté correct ; et, ici même, on va voir que c'est son juge qui ne s'est pas montré très-correct).

Richerand, poursuit Bégin, a cependant rendu des services réels à l'instruction élémentaire, physiologique et chirurgicale (on rend des services à la science, à la jeunesse, mais on ne rend pas de services à l'instruction) et comment Richerand aurait-il rendu des services à l'instruction élémentaire ? En la répandant, dit Bégin, et en la rendant *plus étendue* et plus complète ! Et Bégin reproche à Richerand l'incorrection de son style !

Bégin juge ensuite Richerand comme critique, et ici encore il va trop loin :

Sans doute Richerand, et je l'ai montré plus d'une fois, s'est laissé entraîner par un premier mouvement ; mais il est revenu sur ses premières appréciations ; ainsi, après avoir injustement critiqué Bichat, il

Richerand a été, sans contredit, l'un des écrivains les plus élégants, les plus corrects, les plus classiques de son temps, et cela à une époque où, tout étant à la guerre, depuis le chef belliqueux de la grande nation jusqu'au dernier des villageois, le talent de l'écrivain n'était pas de ceux qu'on prisait le plus. Il y a dans tous ses ouvrages quelque chose de viril et de militant qui sent le chirurgien. Presque toujours, il est vrai, c'est la passion qui, chez lui, colore et échauffe le style; mais en même temps c'est un pinceau facile et suave qui sait placer avec ordre et méthode, et dans des cadres bien limités, les traits principaux de toutes ses compositions; il y a dans ses périodes non-seulement de l'élégance et de l'harmonie, mais encore de la force et de l'âme; en un mot, un véritable talent¹.

lui a rendu l'hommage le plus complet et le plus éloquent; « mais, dit Bégin, Magendie a été en butte de la part de Richerand à des *traits du même genre*! Richerand le présente comme un de ses élèves qui a publié une sorte de table analytique de son ouvrage, dans laquelle, transposant seulement les volumes sans rien changer à l'ordre réel des matières, il essaye de se donner une apparence d'originalité par quelques allégations sans preuves ou par des phrases *risibles* sur l'état d'imperfection où tant de travaux ont laissé la physiologie. »

Et Richerand n'avait pas tort, non qu'il se soit exprimé en aussi mauvais langage sur le compte de Magendie, mais celui-ci n'avait en effet publié qu'une faible reproduction des deux volumes de Richerand, et déjà il se faisait une réputation en niant et toujours niant les faits découverts en physiologie par les savants de son époque.

¹ Il n'y avait pas seulement de l'élégance et de la clarté dans ses compositions, il y avait aussi de la grandeur et du nombre, surtout quand la passion ne venait pas précipiter sa plume; pour en donner un exemple, je citerai ce début d'un discours qu'il s'était chargé de prononcer aux funérailles de Bécлар.

« L'asile de la tombe, dit-il, se fermait à peine sur les restes de

Mais cette facilité de style, cette abondance, cet heureux choix d'expressions abandonnaient Richerand, dès que, laissant sa plume, il montait en chaire et prenait la parole.

Quelle ne devait pas être la surprise de ceux qui, ne le connaissant que d'après ses écrits, et ne s'en étant fait une idée que d'après les belles pages de sa Physiologie, le voyaient et l'entendaient pour la première fois !

On sentait cependant encore en lui l'homme de talent ; son âme était dans ses yeux, dans ses gestes ; et jusque dans ses leçons, si fatigantes pour lui et pour ses auditeurs, on voyait comme une flamme inspiratrice qui ne pouvait se faire jour au dehors.

C'était l'instrument seul qui paraissait lui manquer ; on pouvait même dire que, chez lui, l'inspiration était trop forte : son énergie semblait comme refoulée, elle l'étouffait ou débordait en un sourd mugissement.

Richerand, du reste, se rendait parfaitement justice sous ce rapport ; il avouait qu'il n'était pas né pour la parole, la plume et l'épée chirurgicale. Le talent d'écri-

« Percy, lorsque, indifférente à la célébrité naissante comme à la renommée acquise, la mort y précipite l'un de nos plus jeunes et de nos plus savants professeurs.

« Que, chargé d'ans et d'honneurs, un homme accomplisse par son trépas la courte destinée des mortels, quelque vifs que soient nos regrets, la raison vient bientôt en tempérer l'amertume et doit nécessairement en abrégier la durée ; mais, qu'assemblage heureux des dons de la nature et des fruits de l'étude, le talent apparaisse sur la scène du monde pour disparaître aussitôt, le sentiment et la raison s'irritent à la fois de cette injustice du sort, et nous laissent en proie à une douleur sans terme comme sans mesure.

« Telle est l'affliction que nous inspire la fin si rapide et si imprévue, etc., etc. »

vain et celui d'opérateur, voilà ce en quoi il croyait exceller, et plutôt encore peut-être dans l'art d'opérer que dans celui d'écrire.

Nous avons montré tout à l'heure que sa supériorité comme écrivain était incontestable : en était-il de même de sa capacité dans l'art d'opérer des malades ? avait-il réellement les qualités qui font l'opérateur ? Son ami et son compatriote Brillat-Savarin a dit de lui : *On n'a pas la parole plus consolante, la main plus sûre, ni l'acier plus rapide*. L'expression a pu paraître heureuse et pittoresque ; mais il ne faut y voir que l'illusion d'un homme du monde, d'un ami surtout, et qui se serait bientôt dissipée, si Brillat-Savarin avait pu voir Richerand au milieu d'une de ces grandes opérations qui, pour laisser à la main toute sa sûreté et à l'acier toute sa rapidité, veulent un chirurgien, comme le comprenaient les anciens : *Juvenis, solers, ambidexter, impavidus et immisericors*.

Richerand était trop impressionnable, trop peu maître de lui, d'une sensibilité trop vive, pour bien opérer ; il n'avait pas cette impassibilité qui fait que tels chirurgiens n'entendent pas même les cris du patient, et semblent tellement étrangers à cet affreux spectacle de la douleur, qu'on les voit, dans ces cruelles mutilations, viser avec satisfaction à une sorte d'élégance, réalisant ainsi pour eux le *jucundè*, qu'un vieil aphorisme chirurgical a si singulièrement placé au nombre des conditions requises en pareille matière.

Richerand reconnaissait lui-même que le sang-froid est plus rare que l'adresse, et que néanmoins c'est la qualité indispensable dans la pratique de la chirurgie.

La dextérité, disait-il, s'acquiert par l'habitude, mais la fermeté de l'âme est un don de la nature.

C'était aussi le sentiment de Haller. « Il est bien « difficile, disait ce grand physiologiste, qu'à la première opération, la vue, peut-être même l'odeur du « sang, les cris du patient, la nouveauté du spectacle, « ne vous causent une émotion qui n'est pas sans « analogie avec celle qu'éprouve le soldat dans le « tumulte d'un combat, à l'aspect du carnage. »

J'ajouterai qu'en chirurgie beaucoup de praticiens n'ont jamais pu surmonter cette émotion, et Richerand était certainement de ce nombre. On le voyait, on le remarquait bien vite dès qu'il se mettait à opérer, et il se récriait d'autant plus que la remarque était vraie. Aussi que faisait-il pour échapper à ce reproche ? Il s'armait de tout son courage, comme un soldat qui marche au combat, et puis il commençait avec une certaine résolution. Mais, dès la première incision, le premier jet de sang ou les premiers cris du malade, on le voyait hésiter, sa main devenait incertaine, et, perdant toute présence d'esprit, tout sang-froid, toute modération, il s'en prenait à ses aides des embarras et des obstacles que lui créait son propre empressement de mettre fin aux douleurs du malade.

Je viens de dire les qualités dont Richerand a fait preuve dans l'exercice public de sa profession ; j'ai dit aussi celles qui lui ont manqué ; mais on ne connaîtrait pas Richerand tout entier si l'on ne pénétrait pas au sein de cette famille, où il avait su se créer une félicité d'autant plus digne d'envie, qu'elle était indépendante des événements et des hommes.

Au temps même de son plus vif entraînement vers les idées philosophiques qui plaisaient à l'indépendance de son caractère, Richerand avait recherché dans la femme si distinguée qui a fait l'ornement et le bonheur de sa vie, non-seulement les qualités solides et gracieuses que l'on aime et que l'on respecte tout à la fois, mais encore une piété sincère, douce et fervente.

Aussi de toutes les choses qui lui avaient réussi dans le monde, il n'en était aucune dont il fût aussi satisfait, aussi fier, que d'avoir su se créer un intérieur heureux et simple.

Le goût des lettres qui, chez lui, concordait si bien avec l'étude et la pratique des sciences, et qui a fait le caractère tout spécial de son talent, l'avait porté naturellement à choisir ses amis parmi les représentants les plus illustres de la littérature.

Après une longue semaine passée dans les travaux du cabinet, au milieu des soucis de la pratique et du professorat, il échappait, comme Horace, aux ennuis de la ville, pour aller revoir les champs et goûter quelques heures de repos, en compagnie d'Auger, de Villemain, de Lacretelle, de Roger, de Brillat-Savarin et de Campenon.

Quant à ceux qui avaient été ses maîtres, il leur avait gardé une reconnaissance de tous les instants et qui ne s'est jamais démentie.

J'en citerai un seul exemple :

Une place était vacante à l'Institut, dans la section de médecine et de chirurgie. Bien que très-jeune, mais déjà fort de sa précoce renommée, Richerand s'était

mis au nombre des concurrents ; ses succès récents, ses talents essentiellement académiques, semblaient assurer la réussite de sa candidature. Suivant toute apparence, les portes de l'Institut allaient s'ouvrir pour lui. Mais il apprend que Boyer se présente ; il n'hésite pas un moment, il court chez ses amis et leur déclare qu'il n'entend pas faire concurrence à celui qu'il s'honore d'appeler son maître.

Mais, s'il est d'illustres amitiés, il y a aussi d'illustres inimitiés, et celles-ci, malheureusement, ont presque toujours plus de retentissement que les premières : *Deteriora pronis auribus accipiuntur*. Telle a été la regrettable rivalité de Richerand et de Dupuytren.

Dupuytren, par ses manières superbes, hautaines et dédaigneuses, n'avait point tardé à révolter ce caractère bouillant et mal contenu : de là une inimitié qui, loin de se calmer par des rapports de chaque jour, n'avait fait que grandir et s'envenimer. Dupuytren apportait dans cette polémique tout le sang-froid, la hauteur, l'habileté qui faisaient le fond de son caractère ; Richerand, toute la fougue, toute l'impétuosité de son âme. Le premier calculait toutes ses démarches, ses insinuations et jusqu'à ses réticences ; le second, qui n'avait jamais pu se maîtriser, montrait autant d'imprudence que d'énergie. Presque toujours vaincu dans ces luttes de la parole, il s'armait de sa plume et attaquait à outrance son adversaire.

Un jour, il en fit un portrait tel que ne l'aurait point désavoué Tacite, s'il avait eu à peindre le Tibère de la chirurgie ! C'est à ce point qu'effrayé lui-même de

son œuvre, il s'arrête et finit par déclarer que cette peinture est sans doute *imaginaire*¹.

Débats à jamais regrettables, et qui ont fait le mal-

¹ Ce portrait se trouve au milieu de fragments dont quelques-uns ont été lus par Richerand à l'ouverture de la première séance publique tenue en janvier 1825 par la section de chirurgie de l'Académie de médecine.

« L'Académie de chirurgie, dit-il (car il nourrissait toujours le projet de faire transformer la section en académie distincte), l'Académie, dit-il, est appelée à d'autres combats et à de plus redoutables adversaires; elle doit lutter contre le charlatanisme en crédit, usurpant les distinctions et les avantages dus au mérite modeste et à la véritable supériorité.

« Si, par exemple, au nombre des chirurgiens de la capitale, un homme avait conçu le chimérique projet de se donner comme seul capable d'exercer sa profession, et voulait en obtenir le monopole; si cet homme, doué de quelque talent, mais supérieur surtout dans les arts de l'intrigue, après avoir éloigné ses maîtres en les abreuvant de calomnies et d'outrages, semait la division parmi ses confrères, habile à en profiter, et poursuivait avec une activité infatigable l'entreprise odieuse d'écraser tout mérite naissant du poids de sa réputation usurpée; si tout élève qui l'avoue pour maître restait par cela même irrévocablement condamné au rôle de son serviteur; s'il employait incessamment les journaux à vanter les succès d'une pratique frauduleuse et notoirement meurtrière, votre réunion académique arracherait le masque dont se couvre ce charlatan dangereux; elle opposerait à une ambition aussi effrénée et aussi coupable la force, tôt ou tard victorieuse et toute-puissante, de la raison et de la vérité.....

« Mais c'est nous arrêter trop longtemps à la peinture, sans doute *imaginaire*, d'un fourbe consommé..... »

Assurément ces débats étaient regrettables, mais on pourrait en citer de semblables à toutes les époques de la chirurgie; les passions y sont doublement excitées: d'une part dans les questions de science et les conflits d'amour-propre, et d'autre part dans les rivalités de clientèle. Quel dommage cependant que ces deux hommes d'élite aient donné un pareil spectacle! Un mot, un seul mot aurait pu tout d'abord ramener Richerand; il y avait en lui de ces fibres généreuses qu'on est toujours sûr de faire vibrer dès qu'on les touche; mais qui aurait pu y faire consentir Dupuytren?

heur de l'un et de l'autre. Un rapprochement eut lieu cependant : on sait qu'à son lit de mort Dupuytren fit appeler Richerand ; il s'adressa à son cœur, à sa loyauté. Richerand se précipita dans ses bras, et tout fut oublié. Oublions tout aussi, hormis cette touchante et sublime réconciliation que l'Académie elle-même a en quelque sorte sanctionnée en inscrivant sur ces murs les noms de ces deux illustres rivaux.

Si vous tournez vos regards vers cette brillante constellation de chirurgiens : vous y verrez resplendir ces deux noms de Dupuytren et de Richerand ; ils vous diront que l'Académie n'a gardé qu'un souvenir, celui de leurs talents et de la gloire qu'ils lui ont apportée.

RICHERAND A PUBLIÉ :

- I. *Dissertation anatomico-chirurgicale sur les fractures du col du fémur*, thèse pour le doctorat. Paris, an VIII (1799); in-8.
- II. *Réflexions critiques sur un ouvrage du citoyen Bichat ayant pour titre : Traité des membranes*. Paris, sans date; in-18 de 20 pages, imprimé en l'an VIII.
- III. *Nouveaux éléments de physiologie*, première édition. Paris, an IX (1801); 1 vol. in-8. De la seconde à la neuvième édition, 2 vol. — Dixième édition, revue, corrigée et augmentée par M. Bérard aîné. Paris, 1832; 3 vol. in-8.
- IV. *Leçons du citoyen Boyer sur les maladies des os*, rédigées en un traité complet de ces maladies par Richerand. Paris, 1805; 2 vol. in-8 avec figures.
- V. *Nosographie et thérapeutique chirurgicale*, première édition, de 1805 à 1806, 3 vol. in-8; seconde édition, 1809, 4 vol. in-8; cinquième édition, 1821, 4 vol. in-8.
- VI. *Des erreurs populaires relatives à la médecine*, première édition, 1810, 1 vol. in-8; seconde édition, 1812.
- VII. *De l'enseignement actuel de la médecine et de la chirurgie*. Paris, sans date, imprimé en 1816; in-4.
- VIII. *Notice sur la vie et les ouvrages de Bordeu*. Paris, 1817; in-8, imprimé aussi en tête des *OEuvres* de Bordeu, publiées même année par les soins de Richerand.
- IX. *Histoire d'une résection des côtes et de la plèvre*, Paris, 1818, in-8.
- X. *Éloge de Cabanis*, imprimé en tête de la troisième édition du *Degré de certitude en médecine*, de Cabanis. Paris, 1819.
- XI. *Discours prononcé à la séance publique de la Faculté*. Paris, 1820; in-4.
- XII. *Rapport sur les premiers travaux de la section de chirurgie de l'Académie royale de médecine*. Paris, 1820; in-4.

XIII. *Histoire des progrès récents de la chirurgie*. Paris, 1825 ; in-8.

XIV. *Des officiers de santé et des jurys médicaux chargés de leur réception*. Paris, 1834 ; in-8 de 40 pages.

XV. *Notice sur Brillat-Savarin*. Paris, 1827, in-8, imprimée en tête de la *Physiologie du goût*.

XVI. *De la population dans ses rapports avec la nature des gouvernements*. Paris, 1837, in-8.

